fois d'un lyrisme discret, toujours très clair. Le *Sixième* et dernier *Quatuor* (1947-1948) est l'œuvre d'un homme désormais très âgé, malade et retiré, mais qui dans son manoir breton qu'il ne quitte guère n'a renoncé ni à la joie intérieure ni à la création. Cette œuvre surprendra au contraire par sa noblesse sans emphase (très beau mouvement lent) et sa liberté d'écriture qui ne verse jamais dans un style abscons. Comme s'il passait un relais spirituel, Ropartz l'a dédié à son cadet de presque trente ans, Arthur Honegger. Tous deux mourront la même année.

Il est étonnant de penser que de tels chefs-d'œuvre n'ont pratiquement jamais été joué depuis leur création. C'est dire l'importance de ces enregistrements, toujours interprétés avec précision et sensibilité, et de cette édition bien documentée.

Jacques Bonnaure

Gioachino ROSSINI

(1792-1868)

La Cenerentola

Vesselina Kasarova (Angelina), Antonio Siragusa (Don Ramiro), Vladimir Chernov (Dandini), Bruno de Simone (Don Magnifico), Paolo Pecchioli (Alidoro)… Chœur de la Radio bavaroise, Orchestre de la Radio de Munich, dir. Carlo Rizzi

RCA 2 CD 82876 86500 2 (BMG).

2005. 2 h 33'

Nouveauté *Stéréo DDD* ♫♫♫

Live à la prise de son soignée.

Notice ❤ (texte de présentation en français, livret disponible sur CD-Rom)

6

Enregistrée lors d'un concert donné à Munich en novembre 2005, cette nouvelle *Cenerentola* ne bouleversera pas la discographie d'une œuvre fréquemment enregistrée. Les fans de Vesselina Kasarova se réjouiront de retrouver la mezzo bulgare dans un rôle où elle excelle, phrasant avec style et vocalisant avec une souveraine aisance. Son entourage, sans démériter, est plutôt en retrait à commencer par le ténor Antonio Siragusa, bon chanteur mais pauvre de couleurs. Le solide Bruno de Simone est un Don Magnifico sans truculence, tandis que Vladimir Chernov, en Dandini, peine à plier sa grande voix au style rossinien. Dans le personnage d'Alidoro, Paolo Cecchioli est lui aussi plutôt terne, les deux sœurs (Maria Laura Martorana et Judith Schmid) se tirant plutôt mieux de leur rôle.

Au pupitre, Carlo Rizzi dirige avec une belle précision. Il sait que *La Cenerentola* n'est pas un *opera buffa* et évite tout excès en ce sens. Il tom-

L'orgue en intégrales

Compositeurs à découvrir et interprètes explorateurs.

Une première intégrale promeut le compositeur au rang de classique, l'interprète au statut de découvreur. Cette relation peut s'avérer féconde ou avorter dans un cercle stérile. Parmi les grands portraits que brossent au fil des années les intégrales pour orgue, figure en premier lieu celui de **Sigfrid Karg-Elert** (1877-1933). En filigrane s'affirme la jeune organiste Elke Völker qui d'enregistrements en concerts conquiert sa stature internationale. Le cinquième volume des *« Ultimate Organ Works »* de Karg-Elert est consacré aux deux premiers cycles des *Choral-Improvisations* op. 65. A l'instar de Reger mais dans une forme moins développée, l'*Opus 65* de Karg-Elert apparaît à la croisée du choral classique et du romantisme allemand. Ces pièces méritent d'être redécouvertes dans une version qui réunit à la fois une religiosité romantique et une dynamique propre à restituer la polyphonie. Elke Völker possède toutes ces qualités ; son jeu nuancé, émouvant mais dépourvu de sensiblerie, épouse le style de chaque pièce sans céder à une quelconque caricature. L'interprète a eu l'idée précieuse de s'appuyer sur un orgue Walcker, celui peu connu de Saint-Ignace à San Sebastián, pour fournir la plus forte version actuellement disponible. Nous attendons la suite avec impatience (Aelous AE-10591, 2005, 64', note 9).

Petr Eben fait partie des quelques rares compositeurs pour l'orgue à se voir consacrer plusieurs rétrospectives de leur vivant. Deux interprètes s'attellent à cette tâche avec des bonheurs différents revendiquant au passage la caution du compositeur. En dépit d'un jeu brillant, Gunther Rost ne parvient pas à imposer une version convaincante. Doté d'indiscutables qualités techniques, celui-ci est à l'aise dans les mouvements rapides tel le prologue vif et tourbillonnant de *Faust*. L'interprétation n'a cependant pas la profondeur qui permet d'incarner cette musique expressionniste à l'écriture concrète et sensuelle (Motette Vol. 1 : CD 12911, 2001, 64'. Vol. 2 : CD 12921, 2002, 60', Vol. 3 : CD 12934, 73', 2003, note 5).

Halgeir Schiager achève quant à lui son intégrale **Eben** pour le label Hyperion avec un quatrième volume. Les qualités que nous avions aimées dans les grands portraits *Faust* et *Job* ressortent dans les pièces moins célèbres qui constituent ce dernier volume (*A festive Voluntary, Sunday Music*). Précis, pertinent dans ses tempos et sa registration, Halgeir Schiager souligne un discours dramatique d'une parfaite lisibilité et d'une rare intensité. Il démontre des qualités de déclamations indispensables au caractère narratif de l'œuvre, et un talent de coloriste dans la *Fantaisie de Choral « Amen, es werde wahr »* qui se déploie en de vastes péroraisons baroques. L'œuvre d'orgue de Petr Eben est doublement consacrée ici, mais l'histoire de son interprétation ne fait que commencer (Hyperion CDA67197, 2001 et 2004, 77', note 7).

Aux côtés de cette entreprise de consécration de l'œuvre contemporaine, s'annoncent quelques tentatives de restauration. Frédéric Ledroit s'attelle au monument un peu décrépi qu'est **Joseph Bonnet** (1884-1944), en associant l'important corpus pour orgue et l'œuvre vocal. Les *Opus 2* et *6* témoignent du goût du compositeur pour les lignes vocales épurées soutenues par un accompagnement simple à l'orgue. Non sans dégager le parfum suranné des œuvres sulpiciennes, ces pages contiennent une authentique émotion à l'image du bel *Ave Maria* aux accents palestriniens ou d'un *Pater Noster* qui noue entre l'orgue et la voix un dialogue modulant. Loin de cette économie de moyen, les *Douze pièces* pour orgue sont de vastes tableaux au propos souvent épique (*Poème Tchèque, In Memoriam Titanicus*) dont la force réside dans un dessein vif et net. Admirable coloriste et organiste hors pairs, Joseph Bonnet sollicite son instrument dans un esprit symphonique qui n'échappe pas à une certaine grandiloquence. Frédéric Ledroit a les qualités pour donner à cette musique la lumière quelle exige. Large palette sonore, libertés rythmiques, toucher sensible, son souffle ne faiblit pas et il sait user de délicatesse dans des pièces plus intimistes (Skarbo DSK 2038, 2002 et 2003, 76', note 8).

Cette alchimie née de la rencontre d'une œuvre oubliée et d'un interprète convaincu n'a pas autant réussi s'agissant de **Josef Rheinberger** (1839-1901). Deux interprètes de renom, Wolfgang Rübsam chez Naxos et Rudolf Innig pour MDG, se sont attelés à cette tâche hagiographique comme si ce compositeur inégal à l'œuvre imposante (vingt *Sonates*) devait occuper la place libre qui sépare dans l'orgue allemand les romantiques de Reger. Rudolf Innig l'emporte tant il parvient à soutenir sans faiblesse un discours fleuve, souvent puissant, parfois prolixe, qui mêle la forme la plus classique à une écriture romantique et sentimentale. Il achève ce parcours chez avec les volumes 11 (MDG 3170901-2, 2004, 73', note 6) et 12 – ce dernier contenant notamment la *Vingtième Sonate « Zur Friedensfeier »*, vaste célébration de la paix, grandiose hymne qui s'émancipe des formes traditionnelles (fugues, chorals variés) pour entrer de plain-pied dans un univers postromantique fort cohérent (MDG 0902-2, 2004, 70, note 7).

En définitive, l'intégrale est souvent une épreuve de vérité pour de petits maîtres que des tentatives d'exhumation peuvent définitivement enterrer… et donc se transformer en inhumation. Tel est, en premier lieu, le cas de **Felipe Gorriti** (1839-1896) qui n'était guère connu que des seuls spécialistes. Le label Aelous nous en livre une quasi-intégrale, interprétée par Esteban Elizondo Iriarte. Dans un style hyperbolique, la notice institue Gorriti comme la transition entre l'orgue baroque et romantique en Espagne. C'est sans doute beaucoup d'honneur rendu à ce petit maître qui s'efforça d'abord d'imiter un modèle classique. Elargissant son horizon, le compositeur puise dans le romantisme une inspiration plus libre que la critique parisienne salua en son temps. Sans être exempte d'une certaine pompe, l'œuvre de cette deuxième période ose quelques écarts harmoniques, des ruptures de cadences et des effets proprement organistiques que le bel instrument Stoltz de Sainte Marie de Tolosa met agréablement en valeur (Aeolus Vol. 1 : AE 10521, 2004, 67'. Vol. 2 : AE 10531, 2004, 60'. Note 6).

Wilhelm Middelschulte (1863-1943) est enfin le paradigme du compositeur à l'intégrale inutile. Le troisième volume de cette entreprise un peu vaine qui ne bénéficie ni au compositeur ni à l'interprète nous présente quelques pages écrites en hommage à Bach. Dans ces exercices souvent formels (suremploi du chromatisme, fugues assez scolaires, figures emphatiques), Jürgen Sonnentheil se débat sans grande légèreté. Finalement, une adaptation de la *Toccata et fugue en ré mineur* pour orgue et piano échappe à la monotonie de l'ensemble. Elle est servie par un bon équilibre entre les instruments (CPO 777 144-2, 2003, 65', note 4).

David Loison